

cement balancées et les bruyères en fleur, un homme était étendue sur la mousse. Son visage était pâle comme un linge, ses yeux étaient fermés, ses lèvres contractées par la douleur : une goutte de sang, une seule, perlait au coin de sa bouche. Une des branches d'un gros chêne qu'on venait d'abattre l'avait atteint et brisé dans sa chute.

Mme de Vauplissant se jeta à genoux près de lui, et d'une main aussi douce que celle d'une sœur de charité écarta les cheveux du blessé ; puis elle lui souleva doucement la tête et lui demanda où il souffrait. L'homme fit un effort, mais il ne put desserrer les lèvres.

— Une civière ! dit-elle aux autres ouvriers.

Et comme ils s'empressaient maladroitement pour en faire une avec des branchages :

— Vite ! dit-elle : deux d'entre vous, courez détacher un des volets du pavillon de chasse ; qu'on appelle un médecin, qu'on prévienne M. le curé.

Pendant qu'elle donnait ces ordres sans l'ombre d'une hésitation, elle essuyait doucement avec son mouchoir le front de l'ouvrier blessé. Puis, comme il venait d'entreouvrir les yeux, elle trouva, d'instinct, quelques unes de ces bonnes paroles qui sortent si naturellement, dans les grandes circonstances, du cœur généreux et compatissant des femmes. Car elle avait un cœur, après tout, quoiqu'elle l'eût toujours ignoré. Oh ! comme elle oubliait tous ses petits malheurs imaginaires devant ce malheur si affreux et si réel. Dieu avait choisi son heure pour frapper un grand coup ; en un instant s'était déchiré le voile épais qu'une éducation frivole et une vie plus frivole encore avait étendu entre elle et la vérité.

IX

Quand on plaça le pauvre corps brisé sur la civière, sa charité la rendit ingénieuse pour lui épargner la souffrance ; de ses belles mains, autrefois si dédaigneuses, elle tenait la main rude du bûcheron. On se mit en marche ; alors le blessé, malgré son courage, se mit à trembler comme un oiseau blessé. Quand elle vit se cela, des larmes coulèrent de ses yeux, autrefois si indifférents, sans qu'elle songeât ni à les retenir ni à les essuyer.

On arriva enfin au château. Quand le médecin eut déclaré que tous les secours étaient inutiles, elle se jeta à genoux et trouva dans son cœur des paroles de foi et de supplication pour appeler la miséricorde du souverain juge sur cette âme immortelle si près de paraître devant son redoutable tribunal.

L'humble curé du village vint à son tour apporter la consolation et la force au voyageur qui avait le pied déjà sur le seuil de l'éternité. Alors, elle ne vit plus en lui tant ses yeux s'étaient ouverts à la lumière de la vérité ; le pauvre prêtre gauche et timide dont elle avait parfois souri à sa table somptueuse ; elle vit en lui le ministre et l'envoyé de Dieu dans toute la majesté de son auguste ministère. Les paroles qu'il murmurait à l'oreille du mourant allaient frapper une autre oreille et pénétraient profondément dans un autre cœur.

X

La dernière lutte fut longue, Mme de Vauplissant passa tout le temps au chevet du blessé. Ce n'était certes pas par une vaine ostentation de charité et de dévouement. Son cœur, profondément troublé, trouvait une sorte de refuge auprès de ce lit de douleur. Elle s'était attachée cet homme souffrant, non-seulement par le bien qu'elle lui avait fait, mais encore par le bien qu'elle en avait reçu. N'était-ce pas son malheur qui lui avait ouvert, à elle, le chemin de son propre cœur ?

Dans le silence et la méditation de ces heures tristes et douces, elle revenait sur les souvenirs de sa vie passée, et il lui semblait que c'était des ombres vaines, ou tout au moins les images d'une autre vie que la sienne.

Elle sentit alors pour la première fois qu'un chrétien n'est pas quitte de tous ses devoirs pour avoir assisté régulièrement aux offices et avoir honoré son pasteur. Elle comprit que les mains les plus aristocratiques s'en noblissent en accomplissant les œuvres les plus serviles et les plus vulgaires selon le monde. Elle apprit que la véritable amène n'est pas celle qui se fait par l'entremise d'un laquais, et que la seule vraie charité est celle où le cœur se donne tout entier.

Sans doute, ces impressions si vives s'affaiblirent sous l'action du temps, c'est le sort de toutes les affections humaines ; sans doute, Mme de Vauplissant ne devint pas une sainte, mais elle devint une femme vraiment digne de ce nom. — *Magasin pittoresque.*

EDUCATION.

Un cours d'éducation en quatre mots.

Posons une distinction entre l'instruction et l'éducation des enfants. L'instruction est donnée par des maîtres, l'éducation appartient particulièrement aux parents ; nous pouvons la réduire à quatre points :

- 1o. Se faire obéir des enfants ;
- 2o. S'en faire aimer ;
- 3o. Leur apprendre à aimer Dieu ;
- 4o. En faire de nobles cœurs.

La première vertu chez l'enfant, c'est l'obéissance. L'enfant est ignorant de ce qu'il lui faut, et il ne sait pas obéir, il voudra ce qui lui nuit pour repousser ce qui lui est utile ; donc il faut, dans son intérêt, que l'enfant obéisse ; s'il en est autrement, il ne sera qu'un enfant gâté, incapable de supporter la contrariété et de surmonter les obstacles ; toute sa vie se sentira de ce premier vice de l'éducation.

Trop de parents emploient de mauvais moyens pour se faire obéir : il se fâchent, frappent, ont toujours à la main verges et fouets. Ce traitement irrite l'enfant, l'endurcit, le rend insensible ; il produit l'effet contraire de celui qu'on recherche ; on peut être ferme sans dureté, sans emportement, avec sang froid. Il suffit de commander avec ce ton décidé, avec cette voix d'autorité qui ne permettent pas de réplique. En présence de cette constance dans la volonté raisonnable des parents, le pli de l'obéissance ne pourra manquer d'être pris, et l'éducation deviendra facile.

Il faut en second lieu, on pourrait dire en même temps se faire aimer, car c'est aussi un moyen de se faire obéir plus facilement.

Voulez-vous que vos enfants vous aiment, montrez leur que vous les aimez vous-mêmes, sans gênerie, sans faiblesse, mais aussi sans réserve, dans ce qui est raisonnable ; que vos enfants vous trouvent toujours prêts à écouter leurs petits chagrins, qu'ils puissent décharger sur vous avec confiance leur cœur lorsque ce petit cœur est gros. Que dans leurs maladies ils soient soignés avec affection, qu'ils ne soient jamais grondés que lorsqu'ils le méritent ; ne montrez de préférence pour aucun d'eux ; la jalousie est un venin qui attaque les meilleures natures, il faut bien se garder de lui donner une raison d'être ; deux excès sont également à éviter : trop de sévérité et trop de faiblesse ; l'un nuit autant que l'autre à l'amour des enfants pour leurs parents. Il n'est même pas rare de voir la mère qui gâte trop ses enfants moins aimée que celle qui est trop sévère, parce que sous l'influence de sa faiblesse la nature de l'enfant qui a besoin, avant tout, de règle et de direction, se corrompt et s'égare.

Troisième point : parents, apprenez à vos enfants à